

JEAN BLOT

**LE SOLEIL  
DE CAVOURI**

roman

*nrf*

GALLIMARD







LE SOLEIL  
DE CAVOURI



JEAN BLOT

LE SOLEIL  
DE CAVOURI

roman

*nrf*

GALLIMARD  
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII<sup>e</sup>

*Troisième édition*

Extrait de la publication

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage vingt-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma Navarre, dont vingt numérotés de 1 à 20 et cinq, hors commerce, marqués de A à E.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.*  
© 1956 Librairie Gallimard.

PREMIÈRE PARTIE



Je suis né un jour de grand soleil. Ce soleil est resté dans mes yeux. J'en fus ébloui une fois pour toutes et sans doute emmènerai-je avec moi cet éblouissement dans la tombe, car il ne semble pas devoir se ternir avec les années. Dans la tombe, peut-être au delà, parce que s'il m'arrive de penser qu'il est un autre monde, qu'il est un paradis, je ne puis l'imaginer sans ce grand soleil vengeur qui est gloire et vérité et tout ce que j'aime ici-bas. La nuit j'en rêve. Les jours de pluie sont pour moi non venus. Comme une mort entre deux vies. L'hiver est une saison absurde que je traverse avec peine, soutenu par la certitude des soleils de l'avenir.

J'ai vécu longtemps dans les pays du nord, brumeux comme une âme en dérive, et si je me reconnais aujourd'hui quelque mérite, c'est de n'avoir jamais cru aux coulées oranges qui traînent dans les cieux de ces pays-là, d'avoir toujours pensé que le soleil c'était tout autre chose, d'avoir su deviner sa force véritable. Je cherchais péniblement à retrouver dans le bâtard de nos climats celui que je pressentais. Je faisais des efforts désespérés d'imagination pour entrevoir, parmi les nuages et les frimas, ou les journées fraîches et graciles, celui qui ne m'était apparu qu'à ma naissance et que je ne pouvais oublier. Cette saison de mon amour — j'y songe maintenant avec regret.

Je n'aime pas moins le soleil aujourd'hui, mais j'ai appris à le connaître, à me méfier de ses caprices, tandis qu'alors j'ignorais tout de lui. Je le voyais toujours magni-

fique, toujours égal et semblable à lui-même. J'ignorais que ses humeurs changent avec les latitudes et les méridiens, que, droit et orgueilleux en Espagne, il devient aigre et ambigu dès le Moyen-Orient. J'ignorais aussi que le soleil avait des âges, qu'on pouvait le rencontrer jeune et franc, mûr et sage, vieux et tyrannique, et qu'ainsi son caractère se modifie selon les étapes de son éternité. De mon idole je ne connaissais ni la cruauté, ni la bassesse. A mes dépens il me fallut les apprendre.

Tout a commencé par une de ces après-midi anglaises où le temps vous reste après les doigts. J'étais allongé sur une chaise longue et j'avais fermé les paupières pour recueillir mieux les faibles caresses d'un soleil pâle. Entre deux nuages il avait à peine le temps de vous effleurer le front du bout des doigts. Je tournais la tête de droite et de gauche pour le trouver. Je multipliais sa force par dix : rien n'y faisait. Il demeurait exaspérant comme une vierge qui sait seulement évoquer le désir, non le satisfaire. La fontaine miniature du jardin, répondant au gazouillis des oiseaux, donnait à l'astre fragile la musique qu'il méritait. Sur la route, les voitures en passant jetaient dans le vent le bruit des feuilles dont elles semblaient se dépouiller. Et ce froissement aussi était le bienvenu dans cette molle après-midi.

Il y avait enfin, j'allais l'oublier, Mr. Banks qui me parlait. Depuis un bon moment, je ne l'écoutais plus. Seule sa voix me restait dans l'oreille, parce que bien timbrée, prise dans le fonds du palais, elle ajoutait sa mélodie raffinée à celle qui me berçait et me noyait dans ce bain de miel et de pétales de roses. Pourtant, j'aimais mon tuteur et le respectais.

Lorsque, après son divorce, ma mère avait quitté la France, je l'avais suivie en Angleterre. J'avais alors douze ans. Je ne revis mon père qu'à de rares occasions, au cours de vacances. Puis vint la guerre et je ne le vis plus du tout. Cependant Mr. Banks se montrait le meilleur et le plus affectueux des maîtres et je ne tardai pas à le considérer comme mon père adoptif. Je l'écoutais

volontiers alors. Lorsqu'il parlait et que, prévoyant la note drôle sur laquelle il allait finir, il laissait ses yeux se remplir de sourires qui faisaient miroiter de malice ses lunettes, j'eusse de bon cœur embrassé ses grosses joues un peu molles. Pourtant je ne le fis jamais : c'est qu'au yeux de Mr. Banks j'étais déjà un homme, et que les hommes ne s'embrassent que sur le continent.

C'est sans doute parce qu'il me traitait en égal qu'il gagna si vite ma confiance. Je me souviens de mon ravissement lorsque, malgré ma culotte courte, il me donna du « Sir ». Quelque temps, je fus dérouté par sa façon de ne parler sérieusement que des choses futiles, futilement que des choses graves. Mais c'était là une convention : il suffisait de s'y habituer, et elle ne devait pas me cacher longtemps l'étendue de la culture, la droiture du caractère, la confiante bonté de Mr. Banks. Bref, il ne tarda pas à incarner à mes yeux toutes les vertus anglaises, et ayant pris le parti de ma mère, je ne voulus plus rien savoir de la France et me voulus anglais.

Oui, alors, je l'écoutais avec déférence, et suivais ses conseils. La guerre avait changé tout cela. Déjà, au cours de permissions, j'avais été déçu de voir Mr. Banks traverser cette tempête dans un confort moral qui m'exaspérait. Celui qui eût suggéré que nos bombes n'atteignaient pas toujours leurs objectifs eût provoqué en lui le courroux. Il avait une confiance singulière en nos aviateurs et en leurs bombes. Celles-ci étaient anglaises après tout, et cela suffisait pour garantir notre homme contre le risque moral. Filles d'une telle nation, elles ne pouvaient que se bien conduire, évitant les femmes, les vieillards, les enfants. Avec une aisance remarquable, Mr. Banks savait écarter le doute et le tenir à distance.

A mon retour de Normandie, ce fut bien pire. Lorsque je lui racontai que notre escadron de tanks avait détruit inutilement un village entier, enterrant sous les ruines des civils français, que j'avais moi-même tiré à bout portant sur une ferme que l'on croyait être le Q.G. allemand, et où l'on avait trouvé, plus tard, une famille massacrée par mes soins, il s'était contenté de détourner la

conversation. J'étais un bon garçon, élevé à son ombre. Il était tout à fait inconcevable que je pusse commettre une action aussi vile, même par erreur. Mais ma fable était de mauvais goût, de même que la véhémence avec laquelle je la contais. Il me ramena à ce qu'il appelait, avec un sourire, les « choses éternelles » : les livres, les fleurs, les intérêts de la petite ville. C'était parmi elles qu'il avait passé la guerre. Je lui gardai mon amitié, mais il perdit ma confiance. Il m'apparaissait maintenant aussi désuet que son jardin, que je n'aimais plus.

Cependant, je m'étais retourné vers mon père véritable et j'avais fait de lui mon confident. Sa photo ne me quittait pas. Quand je me sentais triste ou seul, entouré par l'incompréhension d'étrangers, je sortais cette image usée de mon portefeuille et je parlais longuement au visage que j'y contemplais. Je disais mes soucis aux yeux rieurs, j'écoutais avec patience la leçon que me donnaient les traits fins, vifs, intelligents. J'acceptais le scepticisme moqueur qui était l'expression dominante de ce petit portrait. Oubliant la cruauté de son divorce, avec une grande sagesse, ma mère m'aida dans le culte nouveau que je portais à l'absent. Elle me vanta sa beauté, son esprit et sa culture. Avec une douloureuse acuité, des souvenirs d'enfance remontaient en moi. Je sentais une caresse, je voyais un regard. Je rêvais du jour où nous nous retrouverions, tous deux hommes, de même taille, pour nous serrer les mains et je ne pouvais imaginer un plus grand bonheur. Avec un sentimentalisme ridicule, j'avais mis la photo de mon père contre mon cœur pour qu'elle me protège des balles.

Je ne doutais pas d'avoir en lui un compagnon de combat. Bien mieux, il était mon seul compagnon véritable dans cette guerre que nous faisons pour nous retrouver. Déçu par la quiétude morale de l'Angleterre, irrité par son élégance surannée, lassé de mes amis un peu fades et si secrets derrière la façade de gentille bonne volonté, je m'étais éloigné de ma seconde patrie et de ses hommes. Je m'étais retourné vers la France, cherchant dans ce pays humilié et blessé, dans cette

partie de moi-même qui me venait de lui par mon père, la maturité supérieure et la clairvoyance intransigeante qui me manquaient. Le jour du débarquement me sembla un événement personnel. Je rentrais chez moi, retrouver mon père. Ce déploiement formidable de forces avait été organisé pour permettre cette rencontre. Tout au long du terrible voyage, j'imaginai celle-ci. Je trouvais mon père, par hasard, sur la ligne de feu ; il était à la tête d'un maquis de Bretagne... Je le ramassais, blessé, dans une haie de Normandie... Que sais-je encore ? J'étais très jeune, et l'on nous avait gonflés, comme des ballons, de gloire légère, plus légère que la réalité. Nous avions beau cacher sous les plaisanteries et les sarcasmes notre état d'héroïsme, l'atmosphère « fleur au fusil » qui nous entourait avait eu, sur nous, son effet. J'étais très jeune et très bête, et très fier de mon père français. Il me fallut brusquement me passer de cet orgueil...

J'étais dans un hôpital réquisitionné de la banlieue parisienne, relevant d'une blessure à la jambe. J'étais sans nouvelles de mon père, mes recherches n'ayant pas abouti, quand, un matin de novembre, un avocat entra dans ma chambre, sans se faire annoncer. Il commença tout de suite à parler. C'était un petit homme, très moustachu, très agité. Je ne compris que peu à peu ce dont il s'agissait. Mon père avait été interné à Drancy pour collaboration avec l'ennemi. Voilà pourquoi il n'était pas venu me voir, pourquoi je n'avais pu le retrouver. « Moi-même on m'a fait les pires difficultés, les pires difficultés ! » dit l'avocat en levant les bras au ciel. Mon père devait passer en jugement à la fin de ce mois de novembre. L'avocat me pria d'intervenir et de déposer au procès, car mon père risquait d'être frappé d'indignité nationale et de se voir interné pour deux ans « et même davantage, et même davantage », ajouta l'avocat en levant à nouveau ses bras. « Les autorités ont perdu la tête, complètement perdu la tête. Songez donc, tout ce qu'a fait Monsieur votre père... »

Je l'interrompis en lui promettant toute l'aide que je pourrais lui apporter. Je lui dis que je suivrais à la lettre

ses instructions, mais que j'entendais tout ignorer des actes qui avaient conduit mon père à son internement. L'avocat s'arrêta. Il me jeta de ses yeux perçants, au travers de sourcils en bataille, un regard curieux et amusé. Le silence ne dura qu'un instant. Il me remercia, me demanda d'écrire à mon colonel pour que celui-ci témoigne de mes services, me promit de me tenir au courant et s'en fut dans un tourbillon.

Resté seul, je l'avoue, j'eus envie de pleurer. C'était comme une partie de moi-même qui venait à me manquer ; je vacillai, perdant l'équilibre. Je ne savais à quoi me raccrocher, sinon à cet impératif : « Tu ne jugeras pas », qui s'était imposé à moi dès que j'avais compris le sens du discours de l'avocat.

Je connaissais les conditions de l'occupation d'après les récits et les rapports que nous avions reçus, et je savais combien notre situation avait été facile auprès de celle d'hommes jetés dans cette école de démoralisation. Je pensais amèrement que j'avais abandonné mon père, que je n'avais pas su être près de lui à l'heure de son épreuve. Je songeais à la bataille de Poitiers, je revoyais l'image naïve de notre livre de classe et je répétais avec amertume, après le prince Charles : « Père gardez-vous à droite, Père gardez-vous à gauche. » Pourtant le prince était frêle et Jean le Bon bâti comme un taureau. Mais sous leurs gros muscles, les pères sont fragiles, et j'aurais dû le savoir. Je songeais, plein de remords, que s'il m'avait eu à son côté, mon père n'eût pas failli.

Dès le lendemain, je m'étais arraché la douzaine de lignes que je devais adresser à mon colonel pour lui demander son intervention. Jamais lettre ne m'avait tant coûté. J'étais partagé entre la honte, et la colère de cette honte. Je songeais à la tête que ferait Mc Kinley en lisant cette lettre que je ne parvenais pas à lui envoyer, et imaginant son visage compréhensif je me mettais hors de moi. Je l'insultais, en lui disant qu'il avait fait la guerre dans un confort moral si douillet qu'il en était révoltant... qu'il n'avait pas le droit de juger. La lettre partit enfin : elle était glaciale,

Lorsque je reçus, quelques jours plus tard, un mot de lui ; je rougis d'avoir douté de mon ami, mais aussi je fus soulagé. La réponse à la demande que je lui avais adressée était renvoyée au post-scriptum. Elle était d'une admirable délicatesse. Sur un ton léger Mc Kinley m'écrivait que, sans moi, tout allait de mal en pis, que la guerre n'était plus la guerre, ni l'escadron ce qu'il avait été. Les tanks, à l'en croire, tiraient de travers, et au mess on n'avait plus de sujets de conversation. Il n'avait plus de chef de groupe, ni de partenaire aux échecs. Ainsi, mélangeant sans cesse le sérieux et le futile, il parvenait sans le moindre faux pas à cacher sa loyauté et son amitié. Il me faisait comprendre que le régiment m'attendait, que j'y retrouverais le calme et la dignité. Ce faisant, il énumérait tranquillement mes états de service comme de bons souvenirs qui nous étaient communs. Le post-scriptum ajoutait simplement qu'il était prêt à témoigner devant Dieu et le diable, de tout ce qui se trouvait être, comme par hasard, relaté dans la lettre.

L'avocat de mon père ne partagea pas ma satisfaction. Lorsque je lui transmis la lettre de Mc Kinley, il ne me cacha pas sa mauvaise humeur. La lettre n'était pas sérieuse, et les autorités avaient, à l'en croire, une crainte malade qu'on ne se moque d'elles. « Ah ! les Anglais ! » conclut-il en levant ses bras courts vers le plafond. Il m'informa, avant de s'en aller, que l'affaire Clément serait soumise à une commission la semaine suivante et qu'il me serait possible de voir mon père quelques minutes avant l'audience.

On était en novembre. L'automne avait enveloppé de sa tristesse le coin de la rue qui me regardait tout le jour par la fenêtre grise. Les heures passaient sur lui sans changer son entêtement frileux, et même les rares rayons de soleil qui venaient effleurer son être anguleux ne parvenaient pas à éveiller en lui le goût du sourire. Planté là, dès l'aube, et retenu dans une humidité qui allégeait sa pierre, il me semblait un décor de théâtre que les infirmiers auraient dressé pour me distraire ou pour faire ressortir par cette masse sombre la pâleur

maladive du ciel froid. Les voitures étaient devenues si rares que l'on était surpris comme par un anachronisme quand un klaxon soulevait le feutre du silence hivernal. Paris était un désert glacé et je préférais ne pas croire à cet être inconnu et limiter aux rideaux et aux mouches endormies qui s'y traînaient encore parfois l'étendue de la réalité. J'eus une rechute peu après la visite de l'avocat et je m'abandonnai à cette langueur.

Le médecin-major n'était pas content de moi. Je ne l'étais pas non plus. Je connaissais mieux que lui les causes de ce mal nouveau et, plus que lui, je les jugeais méprisables. Dès que je songeais à sortir, dès que je m'imaginai marchant dans les rues, une nausée s'emparait de moi et ma jambe se faisait douloureuse. Le sommeil ne m'apportait plus la paix, mais des cauchemars dont je sortais épuisé. Ils avaient pour centre le Palais de Justice. Je tournais autour d'un mur à la recherche d'une issue qui me permettrait d'entrer dans le vaste bâtiment dont je ne voyais que le toit. La marche me lassait vite et tandis que, dans le songe, je me souvenais de ma blessure, une souffrance trop réelle me réveillait. Ma jambe me faisait plus mal qu'au jour de l'opération, aussi mal que si je l'avais, pendant des heures, fatiguée par la marche anxieuse dont j'avais rêvé. Je n'osais plus appeler l'interne depuis qu'il avait fixé sur moi le regard blanc qui se veut sympathique, et que l'on a pour les fous.

Je ne me faisais aucune illusion. De longue date déjà je connaissais la peur et elle n'avait plus guère de secrets pour moi. Il y avait eu les Stukas. Quand j'étais parvenu à éviter la panique en plein jour, ils étaient venus piquer dans mes nuits. Ils m'attaquaient en tous sens dans mes rêves. Chassés de là, ils revenaient en nausées soudaines, puis en tics. Je les retrouvai plus tard dans mon horreur de tous les bruits qui croissent, s'aiguisent et décroissent. Les trappes à tanks, les V2, et maintenant c'était la peur du procès de mon père, que j'avais cru pouvoir chasser de moi et qui se vengeait sur ma jambe.

Quand le jour revenait et appuyait à nouveau à ma

fenêtre le même décor boudeur et familier, tandis que se déroulaient, dans un cérémonial immuable, la toilette, les soins, et le petit déjeuner, je me prenais à aimer l'hôpital, et à m'attendrir de toute la douceur dont j'étais entouré. Autour de mon lit la chambre s'était roulée en boule pour me mieux protéger. En chaque son qui me parvenait je décelais que, pour moi, on avait voulu l'amortir. Dans les odeurs pharmaceutiques même, je trouvais un bien-être particulier parce qu'elles me rappelaient la salle de bains familiale et que c'était bien le goût de l'enfance qui me rendait si doux le nid déposé dans l'ouate de l'hiver où je m'abandonnais. Des murs me défendaient contre la ville où m'attendaient la honte et la souffrance, et tout un ensemble de questions insolubles. Je cherchais à m'arracher à cette humeur pitoyable, et me levant, je marchais dans ma chambre. Je prononçais, parfois même à haute voix, des discours enflammés où je défendais mon père ; ils étaient pleins d'une fièvre qui finissait par me gagner et par me forcer à me recoucher, en nage, épuisé. Cette semaine fut l'une des plus pénibles de ma vie. Elle se termina enfin.

La nuit qui précéda le procès, je ne pus dormir et, à plusieurs reprises, incapable de faire face aux événements du lendemain, je perdis ma pensée qui s'en allait au fond de moi répéter des bribes de phrases qui avaient perdu tout sens. Mais quand le jour vint peindre en gris la fenêtre que, si longtemps, j'avais vue noire, je me levai avec calme, la tête légère mais lucide. Je fis ma toilette en évitant avec soin de me regarder dans la glace, désireux d'ignorer tout du visage que les juges allaient contempler dans quelques heures. J'étais en avance. Le taxi qui devait venir me chercher et me conduire à un supplice pour lequel je ne serais jamais prêt n'était pas encore arrivé. Je décidai d'essayer mes forces nouvelles et de faire une promenade dans ce Paris de la guerre que je n'avais fait qu'apercevoir.

Il me parut enchanté. De vastes espaces s'ouvraient devant moi et allaient se diviser sur le fronton arrondi

des maisons endormies. La matinée était grise, mais cela ne suffisait pas à expliquer le caractère lunaire que la ville avait pris. En plein jour, Paris me parut plongé dans le clair de lune. C'était ce silence que rien ne venait interrompre, ce froid qu'aucune chaleur ne troublait, ces maisons et ces trottoirs scintillants de gel. Il semblait que les exilés et moi-même, qui en avais tant rêvé, avions fini par imposer à Paris le visage grave, éternel, féérique et immobile qui avait envahi nos sommeils apatrides. Longtemps après et à mon grand étonnement, j'appris que cette ville, qui m'avait paru la capitale ensorcelée d'un conte d'hiver, au moment même où je la découvrais dans cette promenade, était agitée par les passions les plus vives, les controverses les plus chaudes et brûlait de mille incendies, que cette justice à laquelle j'allais me soumettre était faussée par certains, de même que la loi qu'on allait m'appliquer. Maintenant encore, il m'est difficile de croire que le Paris de la libération, dont je connais à présent les colères et les luttes, était bien la ville muette et dégagée que je parcourais ce matin terrible où mon père allait être jugé, et dont l'irréalité me parut si grande que j'en eus le vertige. Je craignis de voir s'effondrer le paysage de pierre et de sentir les trottoirs glisser sous mes pas. Aussi me hâtai-je de rentrer à l'hôpital. Le taxi m'attendait.

Je connais mal Paris et j'ignore où l'on me mena. Les remous de la voiture firent grandir mon malaise et je fermai les yeux, si bien que je ne sais même pas le chemin que nous suivîmes, ni dans quel quartier se trouve le sinistre bâtiment au pied duquel on me déposa. Il ne ressemblait en rien au Palais de Justice. Où étais-je donc ? La tête me tournait.

On me saisit le bras. C'était l'avocat. Il était très volubile et les pans de sa robe volaient en tous sens. Il me poussa dans un couloir sombre. Sur un banc, un homme, voûté, vêtu de flanelle claire, était assis. Est-ce lui ? Mes yeux affolés se mirent à remarquer des détails absurdes. Ses chaussures étaient jaunes et très sales. Cela me surprit parce que le pantalon était bien repassé. L'homme



JEAN BLOT

## LE SOLEIL DE CAVOURI

Séparé de son père, Sylvain Clément le retrouve à la Libération. Cet être, auquel il a voué un amour religieux, le déçoit en tout : il est lâche, il est veule, il a collaboré.

Dégoûté de beaucoup de choses, Sylvain saisit l'occasion d'aller en Grèce. Il y découvre le soleil pour lequel il nourrissait depuis toujours une espèce de culte. Entre son amour filial et son amour pour le soleil il voit un lien étroit.

À Athènes il fait la connaissance d'un petit mendiant, Ienaki, et de son père Kantakis, une brute ivrogne. Sylvain, dans leurs rapports, retrouve une image agrandie de ses rapports avec son propre père. Il adopte Ienaki. L'enfant lui raconte comment Kantakis, poussé à bout par la misère, a tué sa femme et ses filles et comment lui, le petit Ienaki, lui a échappé et l'a trahi.

Comprenant l'impossibilité de la religion filiale et solaire, Sylvain Clément se réveille dans le jour gris de la maturité.

Dans cet étrange et beau roman Jean Blot établit un parallèle frappant entre le Soleil et le Père. Le soleil c'est le père, c'est Saturne qui dévore ses enfants. Par delà le sujet, l'auteur établit une correspondance essentielle de la nature et de la sensibilité, une identité du réel et du sensible.



Jean Blot est né à Moscou, le 31 mars 1923. Il a été élevé en France puis en Angleterre. Il est licencié ès-lettres et docteur en droit. Après avoir été membre de la Résistance et des maquis de l'Ain sous l'occupation, il est entré aux Nations Unies en 1946. Au service de cette organisation il a beaucoup voyagé, il a passé deux ans en Grèce. *Le Soleil de Cavouri* est son premier roman, il prépare un recueil de nouvelles : *Patrouilles* et un roman : *Les Enfants de New York*.